



ISSN 1958-5160

ISSN en ligne 2260-5029

L'universalisme à l'épreuve de la langue dans l'œuvre de Maalouf

Farida Benhafsaf

Doctorante, Université Oran2, Algérie
Laboratoire Langues, Littératures, Cultures (LLC),
Université de Tlemcen, Algérie
benhafsaf@yahoo.fr

<https://orcid.org/0000-0002-2182-0548>

Sous la direction de M. Hamida Ben brahim,
MC(A) l'Université Djilali Liabès, SBA, Algérie

Reçu le 24-04-2022 / Évalué le 03-07-2022 / Accepté le 30-10-2022

Résumé

L'objet du présent article est de relever les procédés scripturaux d'Amin Maalouf afin d'altérer les implications identitaires de la langue. En effet, la langue composante indéniable de l'identité et intermédiaire de communication, se voit investie des aspirations identitaires. Nous tenterons de montrer que la conception maaloufienne concernant l'objet langue, est en accord avec l'universalisme qu'il revendique. L'écriture maaloufienne rompt le lien langue/identité. Nous avons relevé trois propriétés de la langue, en filigrane du texte maaloufien favorisant la cohabitation et la coexistence harmonieuse entre des communautés de religions et de langues différentes : la non-appropriation de la langue, la coexistence des langues et la langue vectrice de tolérance.

Mots-clés : appropriation, coexistence, tolérance

العالمية في اختبار اللغة في مؤلفات أمين معلوف

الملخص

الغرض من هذه المقالة هو تسليط الضوء على العمليات الكتابية لأمين معلوف من أجل تغيير مضامين الهوية للغة. في الواقع ، اللغة ، وهي مكون لا يمكن إنكاره من مكونات الهوية ووسيط للتواصل ، تستثمر في تطلعات الهوية. سنحاول أن نظهر أن المفهوم المعلوفي لموضوع اللغة يتفق مع الانسانية التي يدعيها. الكتابة المعلوفية تقطع رابط اللغة / الهوية. لقد لاحظنا ثلاث خصائص للغة، خلف النص تعزز التعايش والتعايش المتناغم بين المجتمعات من مختلف الأديان واللغات: عدم التملك للغة ، وتعايش اللغات واللغة كموجه للتسامح

الكلمات المفتاحية: التملك ، التعايش ، التسامح

Universalism has the test of language in the work of Maalouf

Abstract

This study aimed at examining the scriptural procedures of Amin Maalouf for the sake overnighter implications for language identification. Indeed, the obvious language component of identity and communication mediator can be operated with identity aspirations. The researcher tempted to explain that the Maaloufian conception of the language object works in parallel with the universalism it assumes. As Maaloufian writing breaks the language and identity relationship. Three properties of the language have been identified, watermark of Maaloufian text, fostering coexistence and harmonious coexistence between communities of different religions and languages: the non-appropriation of the language, the coexistence of languages and the language of tolerance.

Keywords: appropriation, coexistence, tolerance

Introduction

Amin Maalouf, chantre de la diversité et de la coexistence, inscrit son œuvre dans une mondialisation centrée sur le dialogue et l'interculturel. Né à Beyrouth le 25 février 1949, il vit en France depuis le déclenchement de la guerre civile au Liban, considérant son exil comme un refus de participer aux problèmes internes d'ordre ethnique et religieux qui secouent le pays. S'appuyant sur ses traumatismes personnels et communautaires, Maalouf écrit pour créer des liens entre les peuples d'origines et de langues différentes : « Telle a toujours ma raison de vivre et d'écrire, et je la poursuivrai au sein de votre Compagnie ! » (Maalouf, 2014) déclare-t-il lors du discours de sa réception à l'Académie Française.

Toute forme d'essentialisation, en particulier celle de l'identité, demeure son combat le plus constant et acharné. Dans son essai *Les Identités meurtrières* publié en 1998, il propose « une identité composée », née d'un choix conscient, structurée autour des éléments que choisit l'individu. Il y développe son idée : « Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre » (Maalouf, 1998 : 9). Parmi les éléments auxquels Maalouf accorde une attention particulière se trouve la langue : « J'ai constamment cité la langue au nombre des éléments qui définissent une culture, et une identité [...] De toutes les appartenances que nous nous reconnaissons, elle est presque toujours l'une des plus déterminantes. » (Maalouf, 1998 : 152). Composante indéniable de l'identité et intermédiaire de communication, elle se voit investie des aspirations identitaires : « l'idée que la langue est inextricablement (mystérieusement) liée à l'identité est tenace

et omniprésente. » (Gauthier, 2011 : 2). Représentant l'âme d'une communauté, imprégnée de son histoire et de ses codes culturels, elle est considérée comme un bien commun, et à travers elle, se construit l'identité culturelle, une donnée enracinée dans la création de la communauté.

L'enjeu est de taille, comment faire abolir une conception séculaire et courante de la langue objet de vénération et culte de l'identité et de la replacer dans un cadre obéissant aux normes d'un universalisme reposant sur la diversité et le multiculturalisme. Partant de là, le concept de la langue, se trouve incontournable dans l'œuvre de Maalouf. Dans *Les Identités meurtrières* il l'égale en statut à celui de la religion :

Lorsque deux communautés pratiquent des langues différentes, leur religion commune ne suffit pas à les rassembler – catholiques flamands et wallons, musulmans turcs, kurdes ou arabes, etc. ; pas plus, d'ailleurs, que la communauté de langue n'assure aujourd'hui, en Bosnie, la coexistence entre les orthodoxes serbes, les catholiques croates, et les musulmans. Partout dans le monde, bien des États forgés autour d'une langue commune ont été démantelés par les querelles religieuses, et bien d'autres États, forgés autour d'une religion commune, ont été déchiquetés par les querelles linguistiques (Maalouf, 1998 :170-171).

Cependant, il accorde la priorité à la langue : « C'est vrai de beaucoup d'autres pays, partout dans le monde, et on n'aurait pas besoin de longues démonstrations pour constater qu'un homme peut vivre sans aucune religion, mais évidemment pas sans aucune langue » (Maalouf, 1998 :171). C'est pourquoi, Amin Maalouf, l'intègre dans sa thématique comme une donnée cruciale qui doit donc être remise en question pour contrer toutes formes du communautarisme.

Notre article vise à déterminer la manière dont l'écriture de Maalouf négocie le concept langue. Quel rôle lui attribue-t-elle dans une visée universaliste ? Voire, l'univers linguistique originel de l'individu constitue-t-il son destin immuable ?

La conception de la langue chez Maalouf émerge du cosmopolitisme dans lequel il a grandi. En cela, dans les romans de Maalouf, la langue est le lieu de perméabilité entre les identités multiples. Notre étude se base sur son essai *Les Identités meurtrières* (1998) et ses romans *Léon l'Africain* (1986), *Les Echelles du Levant* (1996) et *Les désorientés* (2012). Nous aurons à démontrer, en premier lieu, que Maalouf réfute la perception réductrice de la langue comme un objet appropriable. En second lieu, les personnages maaloufiens font de la langue un lien interculturel de coexistence, nous terminerons par une conception de la tolérance par le biais de la langue.

1. La non-appropriation de la langue

L'idée que l'homogénéité d'une communauté relevait de sa culture et de surcroît, de sa langue était bien répandue. C'est-à-dire que les membres d'un groupe social se reconnaissent comme appartenant à une collectivité unique, grâce au patrimoine commun d'une langue. Cette conscience linguistique est née : *à la suite des codifications des langues en dictionnaires et en grammaires. En Europe, au Moyen-Âge, commencent à fleurir des grammaires correspondant à l'effort pour tenter d'unifier des peuples dont les composantes régionales et féodales sont en guerre entre elles* (Charaudeau, 2001 :3).

Par la suite, la langue évolue en un critère suprême d'appartenance. Cette croyance de l'identité d'une communauté à travers sa langue repose sur l'héritage que constitue la langue. La communauté se considère dépositaire d'un legs naturel : la Langue. Dès lors, la notion d'appropriation de la langue trouve son lieu de prédilection dans les formes exacerbées de l'identité et avec elle le communautarisme.

Sous ce titre, nous examinerons comment l'œuvre de Maalouf défait l'imbrication indissoluble : langue, identité et appartenance. Maalouf dépouille le concept de l'appropriation linguistique de ses attributs communautaristes pour les rendre universelles.

Du fait de son appartenance à une société multiculturelle *dans laquelle différentes communautés sont obligées, du fait des circonstances historiques, de vivre ensemble et d'essayer de construire une vie commune, tout en continuant à marquer leurs différences, sans s'entredévorer ou se diviser en tribus guerrières et repliées sur elles-mêmes.* (Hall, 2008 :375). Amin Maalouf revendique toutes ses appartenances y compris linguistiques :

Je suis à la lisière de plusieurs traditions culturelles. Je revendique toutes mes appartenances, notamment linguistiques. Comme beaucoup de Libanais, je suis né avec trois langues dans la bouche : l'arabe, le français et l'anglais. Pour moi, ce sont des langues qui ont chacune son importance (Maalouf, 1998 :9).

Autrement dit, le français et l'anglais appartiennent aux Libanais au même titre que la langue arabe, leur langue maternelle ; elles sont leurs propriétés. C'est une société qui exclut l'appropriation exclusive de la langue arabe dans le champ linguistique libanais.

Il soulève en effet, une particularité culturelle libanaise liée à la langue contraire à celle que Marc Crépon a mise en évidence dans son article « les pièges du nationalisme cachés dans le sacre de la langue maternelle. » (Crépon, 2001 : 29). Ce dernier propose le néologisme *d'unidentité*. Il s'agit d'intégrer une conception identitaire

de la langue dans des discours patriotiques et politiques qui repose sur une idée d'appropriation politique.

La langue se trouve érigée en critère suprême d'identification et son appropriation en signe d'appartenance, sans que le caractère contraignant (institutionnel, scolaire, étatique) de cette appartenance et de cette identification se trouve mis en question (Crépon, 2001 : ibid).

L'emploi des langues dans les œuvres de Maalouf contraste avec la pensée de Marc Crépon et obéit à la spécificité culturelle de son pays. Les langues de ses personnages sont diverses et non exclusives. Facteur d'ouverture ou de repli, la langue, héritage d'une communauté, est aussi le bien personnel que chaque individu peut utiliser, transmettre. Il peut aussi adopter une autre langue sans faillir pour autant à son identité première. Les personnages maaloufiens, dans leur besoin de communication, s'approprient toutes les langues indépendamment de leurs origines.

Son premier roman *Léon l'Africain* pose les jalons de sa conception d'une identité cosmopolite et plurilingue. Qui est le plus à même de concrétiser sa doctrine que Hassan El-Wazan ? C'est l'archétype du cosmopolite moderne, personnage historique et reconnu pour ses talents de diplomate et de conseiller, également, polyglotte.

Léon, le personnage éponyme du roman, s'engageant dans la diplomatie, passe sa vie d'adulte dans différents pays, le Maghreb, l'Afrique saharienne, Constantinople et l'Egypte, baignant ainsi dans un multiculturalisme enrichissant. Corollaire à cette diversité culturelle, une diversité linguistique qui lui permet de communiquer dans ces contrées étrangères.

En 1518, de retour de la Mecque, il s'est fait prisonnier par des pirates italiens qui l'offrent en cadeau au Pape Léon X. Ce dernier le baptise et lui attribue son propre nom. Il devient Jean-Léon de Médicis. Durant son incarcération, le pape l'initie aux instructions religieuses et linguistiques :

Un évêque allait m'apprendre le latin, [...] un troisième l'évangile ainsi que la langue hébraïque ; un prêtre arménien me donnerait chaque matin un cours de turc. De mon côté, je devrais enseigner l'arabe à sept élèves. Pour ce travail, je percevrais un salaire d'un ducat par mois (Maalouf, 1998a : 300).

Ce passage met en avant la politique linguistique du Vatican dans sa mission évangéliste. L'acception du mot « catholique » (donnée par le dictionnaire¹ présuppose l'idée de l'universalité : *Qui a une vocation d'universalité, qui est universelle, qui est répandue dans tous les lieux*. Donc, de facto, le multilinguisme entrait dans son champ de prédication. Mobiliser des évêques pour assurer le

prosélytisme auprès de peuples étrangers par leur culture, par leur religion et leur langue. C'est pourquoi, la connaissance des langues de leurs futurs fidèles constituait en soi une exigence.

Cependant, dans le cas de Léon, son apprentissage linguistique répondait à des objectifs politiques qu'exigeait le contexte historique de l'époque, l'amenait à négocier à la place du Pape avec les monarques arabes et turcs. En plus du latin, langue du Saint-Siège, il apprenait une autre langue religieuse, l'hébreu. Cette diversité linguistique est en cohérence avec la nature du personnage, à savoir une identité formée *par accumulation, par sédimentation, et non par exclusion*. (Maalouf, 1998 :8). Parler les langues des Autres et ne pas se contenter d'une langue unique et définitive. En témoigne, la rédaction de son ouvrage « La Description de l'Afrique » au milieu du XVI^e siècle non pas dans sa langue maternelle l'arabe, une langue très répandue à l'époque mais en italien, une langue occidentale qu'il venait d'acquérir et de maîtriser, la faisant sienne. Ce qui fait dire à l'anthropologue François Pouillon dans son ouvrage sur Léon l'Africain :

On se demande, comment [Léon] aurait pu en un séjour si court, maîtriser la langue latine et l'italien dans lequel est rédigé son livre [...] Dans un autre, on se range à l'évidence qu'un homme de voyage comme lui sait déjà jouer les registres des deux langues franque et arabe, toutes les deux langues de communication dans les cités cosmopolites de la Méditerranée méridionale, depuis son Andalousie native jusqu'à Tunis et Alexandrie. Sans compter sa curiosité pour une langue véritablement indigène : l'amazigh ou berbère. (Pouillon, 2009 : 24).

Pour le cosmopolite qu'il est, toutes les langues lui appartiennent : *De ma bouche, tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, [...] m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune* (Maalouf, 1998a :11).

Dès le début du récit, le couple langue/appartenance est défait. Le verbe « appartenir » dans ce passage du roman souligne que les langues lui sont propres, sont ses propriétés. L'association à l'adjectif indéfini « toutes » marque la totalité des langues, pas seulement les langues qu'il vient d'énumérer. Il instaure un rapport de propriété à la langue indépendamment de son appartenance à un groupe ou une communauté.

Par contre, lui, revendique sa non-appartenance, à aucune d'elle : « je n'appartiens à aucune ». Le pronom indéfini « aucune » indique l'absence complète d'appartenance à toutes les langues. Comme le sentiment d'appartenance est l'un des aspects de l'identité, le fait de l'absence d'appartenance à la langue éloigne l'idée de l'affirmation identitaire par la langue. S'approprier (toutes) les langues en

affirmant n'appartenir à aucune signifie que *Léon* assimile les identités afférentes (l'identité arabe, l'identité turque, l'identité italienne...) tout en refusant que ces identités le revendiquent comme leur appartenant. Léon rejette, par son discours son aliénation. Et par conséquent, il montre sa volonté de s'inscrire dans l'universalité. Cette affirmation de Léon stipule que la langue, en soi, ne constitue donc objectivement pas d'aliénation ; il se donne lui-même comme preuve de cela : j'apprends toutes ces langues et pourtant je ne m'attache, quand je veux, à aucune identité qui pourrait devenir « meurtrière ».

Ainsi, s'approprier diverses langues pour le personnage, lui permet de *Vivre dans une autre langue, une autre réalité* (Ette, 2008 :91), de s'ouvrir à d'autres cultures et construire, par conséquent, son identité propre, une identité multiple et multilingue. Une identité humaine.

Dans « Les Échelles du Levant », il développe la même conception de la langue d'autant plus que le « Proche-Orient » était toujours plurilingue. Le personnage Ossyane, du roman, né d'un père de l'aristocratie turque et d'une mère arménienne a reçu une éducation où l'enseignement des langues était de rigueur. *Le professeur de turc était un imam défroqué, le professeur d'arabe un Juif d'Alep chassé de sa famille, le professeur de français un Polonais.* (Maalouf, 1996:33). C'est le contexte sociohistorique de la ville d'Adana, ville de l'enfance d'Ossyane. À l'époque ottomane, c'était un lieu de brassage culturel où se côtoyaient des communautés de langues et de religions diverses.

La première constatation, relevée, la langue des précepteurs n'est pas leur langue maternelle. Pour la seconde, nous observons un paradoxe entre l'identité des enseignants et la langue enseignée. En effet, il reçoit l'apprentissage de la langue turque par un imam qui a renié sa foi, sous-entendu par la périphrase « défroqué² ». Dès lors, la langue s'affranchit de l'identité religieuse et se dote d'un caractère laïc. Ensuite, son professeur d'arabe, un juif d'Alep, rappelant ainsi que des Juifs vivaient en Syrie depuis l'Antiquité et s'installèrent dans différentes villes de l'Empire à Istanbul, Salonique, Izmir, Adana. une réalité de tolérance qui permettait une cohabitation harmonieuse durant quatre siècles où les Juifs disposèrent des avantages multiples comme accéder à des fonctions élevées dans la diplomatie, la médecine ou l'administration locale (comme gouverneurs de province).

En 1909, des massacres exécutés par les autorités turques contre la minorité arménienne contraignent la famille du narrateur à fuir la ville pour le Liban qui sera par la suite, administré par la France sous le régime de Mandat de la Société des Nations ; le français devient langue officielle à l'égal de l'arabe et fut enseigné en tant que tel.

Aussi, Ossyane s'approprie la langue française et part en France pour étudier la médecine. Il séjourne à Montpellier et s'enrôle dans la résistance durant la seconde guerre mondiale. Lors d'une discussion avec son ami Bertrand, un résistant, il l'intrigue en stipulant que la querelle entre Allemands et Français ne le concernait pas dans la mesure où :

Traditionnellement dans ma famille, on a toujours étudié simultanément le français et l'allemand, depuis qu'un arrière-arrière-grand-père avait épousé une aventurière bavaroise ; et nous avons la même estime pour les deux cultures (Maalouf, 1996 :79).

L'adverbe *Traditionnellement* dérivé du mot tradition dont la première signification « renvoie à une chose, un énoncé ou une manière de faire (ou de dire) qui est l'objet d'une transmission [...] Une propriété de cet objet qu'il est transmis de génération en génération dans un but conservatoire ». (Bouju, 1995 :2).

L'objet en question ici est la transmission des deux langues, allemande et française, de génération en génération. C'est un processus par lequel se constitue une expérience vivante et adaptable de l'usage des deux langues dans un même ordre, d'où l'adverbe « simultanément ». Un héritage par lequel le passé survit dans le présent d'Ossyane et qui lui permet de communiquer avec Clara sa future épouse.

Oui, elle m'écrivait en allemand. C'est en français que nous avons pris l'habitude de parler, depuis notre rencontre à Lyon; elle s'y exprimait correctement, avec cependant quelques fautes de temps à autre. Mais pour écrire, elle était plus à l'aise avec Goethe qu'avec Chateaubriand (Maalouf, 1996 :133).

Nous retrouvons la même observation, avec son beau-frère égyptien qui l'informe de la maladie de son père en anglais écrit dans le télégramme : « *Father ill* » (Maalouf, 1996 :174).

« Les Échelles du Levant » met en évidence l'appropriation des protagonistes des langues différentes courantes dans le Proche-Orient sans se suffire à leur langue originelle. D'ailleurs, *la multiplicité [...] des langues parlées est là pour témoigner de cette impossibilité de rattacher le personnage à une identité unique, stable et définitive*. (Argaud, 2006 :33) explique la critique Evelyne Argaud.

Changer de langue, par choix est une liberté qui transcende l'identité exclusive. Ainsi, pour reprendre notre interrogation initiale, il ne s'agit pas tant de changer de langue, c'est échapper à l'emprise identitaire de la langue. Partager les biens du langage fait notre liberté et une part de notre humanité. C'est pourquoi, Derrida insiste sur le caractère universel de cette non-appartenance de la langue :

Une langue n'appartient pas. Qu'elle ne se laisse pas approprier, cela tient à l'essence de la langue. Elle est, la langue, cela même qui ne se laisse pas posséder, mais qui, pour cette raison même, provoque toutes sortes de mouvements d'appropriation³.

Il rejoint la conception de l'écrivain Fritz Mauthner cité dans l'article de Pascale Roure dans lequel elle revient sur son essai « Langue maternelle et patrie » (1920). Fritz Mauthner propose une réflexion sur la métaphore de « langue maternelle » et ses usages politiques. Il affirme que « la langue est une réalité mouvante qui ne saurait être la propriété de personne, qui n'a aucune existence hors de ses usages entre les hommes. » (Roure, 2009).

Pour conclure, le texte maaloufien récusé le sacre de la langue maternelle, celui qui intègre l'individu dans une communauté, en réduisant son identité. « Ainsi se trouve défait, d'entrée de jeu », écrit Marc Crépon, « le paradigme qui veut que ce soit dans la langue et par la langue – objet de vénération et de respect – qu'on affirme son appartenance ». (Crépon, 2001 : *ibid.*). Maalouf s'approprie l'écriture pour soutenir ce que Marc Crépon qualifie de lutte contre « *le fantasme de la langue comme propriété* ». (Crépon, 2001 : *ibid.*).

2. La coexistence des langues dans l'œuvre de Maalouf

La coexistence de communautés différentes est analogue à une coexistence linguistique qui lui y est afférente.

Comme, nous venons de le préciser plus haut, le Liban n'a jamais connu le monolinguisme. Le polyglottisme issu d'un multiculturalisme ancestral, a toujours imprégné la société. Fort de ce legs historique et culturel riche de brassages identitaires et linguistiques que caractérise le Levant, Maalouf, reproduit cet héritage dans son écriture. C'est pourquoi le texte maaloufien, manifeste un plébiscite de l'interculturel à travers la coexistence des langues. D'ailleurs, il s'en enorgueillit :

C'est une « exception levantine en vertu de laquelle la langue emblématique du monde arabo-musulman cohabite, dans le même esprit, avec des langues occidentales librement choisies, et apprises avec soif (Maalouf, 2002 :1).

Le roman maaloufin est plurilingue, dans la mesure où un dialogue plurilingue s'établit entre les différents personnages du texte, mais aussi un même personnage communique par le biais de deux, voire plusieurs langues. Ainsi, le paysage linguistique de la fiction maaloufienne se caractérise par la coexistence de différentes langues étrangères. Une dynamique linguistique qui se traduit par des pratiques des locuteurs qui s'adaptent à la diversité des partenaires. Ainsi, cette coexistence

linguistique se révèle harmonieuse. Les différentes langues en pratique dans les dialogues sont égales et ne souffrent d'aucune méfiance ou de mépris.

Le préambule de « Léon l'Africain » se situe au Moyen-Âge, à la fin de la présence musulmane en Espagne. Il dépeint la cohabitation de la langue arabe avec les langues qui prévalaient dans le bassin méditerranéen.

Trois mois après la chute de Grenade, des hérauts royaux vinrent au centre de la ville proclamer, tambours à l'appui, et en arabe autant qu'en castillan, un édit de Ferdinand et Isabelle décrétant « la rupture définitive de toute relation entre juifs et chrétiens, ce qui ne peut être accompli qu'en expulsant de notre royaume tous les juifs » (Maalouf, 1998a :68).

Cet extrait présente la situation linguistique du dernier État musulman dans la péninsule ibérique. Durant l'occupation musulmane, Arabes, Chrétiens et Juifs finirent par adopter l'arabe comme langue écrite et véhiculaire, le castillan était surtout utilisé par l'aristocratie et la bourgeoisie espagnole. Dans ce contexte, les deux langues coexistaient conjointement dans la ville. C'est pourquoi, après la prise de Grenade, les officiers espagnols employaient les deux langues toujours en vigueur dans la cité, à savoir l'arabe et le castillan.

L'extrait qui suit, consolide cet état de fait :

*Encouragé par la volte-face de Warda, mon père s'approcha et dit :
C'est ma femme ! Il le dit en arabe puis en mauvais castillan. Juan le gifla à toute volée, l'envoyant s'étendre sur la chaussée boueuse. (Maalouf, 1989a : 74).*

Le passage décrit une scène de la société grenadine suite à la capitulation de Grenade. Sous l'insistance de ses enfants, Mohamed El-Wazan se rend à la fête du *Mihrajane* avec Selma son épouse et Warda sa concubine chrétienne. Warda interpelle son frère aperçu avec un groupe de soldats castillans. Ce dernier lui intime l'ordre de retourner vivre dans leur village en Murcie. Alors, le père de Hassan riposte en voyant Warda hésiter. Et c'est en citoyen grenadin, assumant les deux langues qui lui permettent de se défendre et de rétorquer à son beau-frère :

Nous voyons bien, que les deux langues se côtoyaient en parfaite harmonie dans le cité, les citoyens de Grenade maîtrisaient les deux langues que Mohamed, car quand, le soldat ordonne au père de Hassan de se convertir pour garder Warda, il entendit quelqu'un crier « Allah est Grand » (Maalouf, 1986 :75).

Et c'est en ses deux langues apprises par son père que Léon entretient un échange avec le Pape Léon X, conséquemment à sa détention à Rome :

Dans un arabe fort teinté de tournures castillanes, l'interprète me transmet : Un homme d'art et de connaissance est toujours le bienvenu auprès de Nous, non comme serviteur, mais comme protégé (Maalouf, 1989a, 298).

L'interprète du Pape se sert des deux langues pratiquées par Léon pour créer un lien. Le bilinguisme de l'interprète permet d'amorcer une communication et une ouverture vers l'Autre.

Dans le passage suivant, c'est l'hébreu qui cohabite avec l'arabe. Hans, l'élève à qui Léon enseigne la langue arabe, entretient une discussion avec son maître en arabe mais termine sa phrase en hébreu la langue qu'il maîtrise, tout en sachant bien que Léon l'avait apprise durant sa détention. *Il avait prononcé les premiers mots en arabe, puis continué en hébreu, langue qu'il possédait le mieux (Maalouf, 1998a : 220).*

Hans, un chrétien, et Hassan, converti musulman, utilisaient la langue juive pour communiquer. Au Moyen Âge, l'hébreu n'est depuis longtemps plus parlé par personne. Cependant, son enseignement chez les Chrétiens répondait à une exigence liturgique, puisque c'est la langue du sacré dont se réclame le christianisme. Le Vatican, considéré comme replié sur lui-même et réduit exclusivement au latin, a enseigné conjointement avec des objectifs divers, l'arabe, et l'hébreu des langues culturelles et sacrées.

De même, et pour des considérations politiques, le Pape Léon X nourrit le désir de : « bâtir un pont entre Rome et Constantinople » (Maalouf, 1986 :332). Il envoie Léon fort de la langue arabe et du turc, en tant que son représentant auprès des conseillers du sultan Sélim.

Vous deux ferez équipe. Léon connaît maintenant le turc, en plus de l'arabe ; il connaît surtout les Ottomans et leur manière de penser et d'agir ; il a même été en ambassade à Constantinople ; Francesco sait tout de Notre politique, et peut négocier en Notre nom. (Maalouf, 1989a :332).

Ces différents extraits de *Léon L'Africain* illustrent la cohabitation de la langue arabe avec d'autres langues en cours dans le bassin méditerranéen en période médiévale : le castillan, l'hébreu et le turc. La langue se conçoit dès lors, comme un outil de partage dont chacun se servira pour parler à l'autre et le comprendre, comme l'atteste l'entretien de Léon avec le Gouverneur italien Guicciardini en vue d'un rapprochement :

Nous conversions en castillan, langue que je comprenais assez bien mais dans laquelle je ne m'exprimais qu'avec difficulté. Il s'imposa donc de parler lentement, et, comme je me désolais poliment de l'inconvenance que mon ignorance représentait, il répondit, fort courtois :

Moi-même j'ignore l'arabe, pourtant parlé tout autour de la Méditerranée. Je devrais également vous présenter des excuses.

Encouragé par son attitude, je prononçai du mieux que je pus quelques mots d'italien vulgaire, c'est-à-dire de toscan, dont nous rîmes ensemble. Après quoi, je lui promis sur un ton de défi amical :

Avant la fin de l'année, je parlerai ta langue. Pas aussi bien que toi, mais suffisamment pour me faire comprendre. (Maalouf, 1986 : 296).

Les deux protagonistes, dans leur désir de se rejoindre, cherchent dans une langue commune, un moyen de compréhension et manifestent leur souhait d'apprendre la langue de l'autre par un esprit de communion. Loin de présenter un facteur de rupture, le choix de la langue, indépendamment de son appartenance ethnique, se présente comme un lien d'union.

Ainsi, le Moyen Âge, sous l'écriture de Maalouf, se révèle plus plurilingue qu'il n'y paraît. Or, s'il n'a pas l'envergure qu'il a aujourd'hui, les discours polyphoniques mis en exergue révèlent le substrat linguistique du bassin méditerranéen (l'arabe, le castillan, le turc et l'italien). C'est une démonstration qui confirme la préexistence des échanges entre communautés de langues différentes.

Les Désorientés nous renvoie au temps présent. Maalouf y reproduit la grande diversité des pratiques linguistiques au sein des différents discours des personnages, d'autant plus que le monde actuel est désormais polyglotte et multiculturel. Le roman reflète toutes les facettes du plurilinguisme. Les échanges de son personnage Adam et de ses amis, la plupart des expatriés, se faisaient de plus, de leur langue maternelle en français ou en anglais.

Oublions la partie du dialogue où l'on est censés se dire : "tu n'as pas changé !"

Adam lui répondit dans la même langue : "Tu as raison, ne commençons pas à mentir tout de suite !"

« Il était en anglais, contrairement à tous leurs échanges précédents, ce qui ne manqua pas de l'intriguer.

Bien entendu, il était normal que son ami, après plus de vingt ans passés aux États-Unis, se sente désormais plus à l'aise dans la langue du pays [...] Il se tut un moment, puis reprit, cette fois en arabe [...] Mais je ne devrais pas parler comme je le fais, alors qu'il vient tout juste d'être inhumé... Dieu le prenne en miséricorde ! Allah yerhamo ! Parlons d'autre chose !" (Maalouf, 2012 :149).

Lors de sa rencontre avec son ami Ramez leur échange se faisait en anglais, vu que ce dernier habitait aux États-Unis, et ils sont tous les deux trilingues. Cependant, une fois que la discussion est revenue sur leur ami défunt Mourad, ce

dernier choisit de parler en arabe, leur langue maternelle. Un clin d'œil au passé, la langue maternelle fait appel à leurs émotions et à leur intimité, comme si la langue maternelle conservait en elle leurs repères, leurs traces et leur retrouvaille dans la langue qui les renvoie à la maison de Mourad, des souvenirs clarifiant également leurs pensées. Langue de la nostalgie ou de leur jeunesse passée. Dans son article Pierre Boquel stipule que l'accessibilité aux souvenirs se fait dans la langue associée aux événements mettant en parallèle une certaine dépendance linguistique de la mémoire, en citant Arnould Frank (Boquel, 2011 :7). Que nous retrouvons également dans le passage suivant :

Dans ma famille, on ne parlait presque jamais l'arabe. Mon père était pourtant originaire de Byblos, et ma mère était damascène, mais ils ne parlaient que le français. Entre eux, avec leurs frères et sœurs, avec leurs amis, toujours le français, comme les aristocrates russes dans les romans du dix-neuvième siècle [...] Mais lorsque ton père allait au cabaret, dans sa jeunesse, qu'il se soûlait à mort et montait sur les tables, il ne chantait pas en français, je suppose, ni en anglais, ni en grec." "Non, tu as raison, il chantait sûrement en arabe (Maalouf, 2012 :163).

Après son exil d'Egypte, le père de Sémiramis, un aristocrate libanais dont le français est sa langue dans la société, la langue de la classe sociale aisée à laquelle il appartient. Mais quand il s'agit d'exprimer ses émotions, il revient à sa langue maternelle. La langue maternelle revêt le pouvoir qui lui permet l'expression de ce qui est intime. Mais dans le texte de Maalouf, elle coexiste avec les langues dominantes tout en préservant sa spécificité qui fait d'elle un lieu commun. L'exemple suivant, et sa rencontre avec Ramzi devenu frère Basile, l'illustrent également :

Notre attitude, qui est aussi celle de l'Eglise, c'est qu'il ne faut pas s'infliger des tortures inutiles. 'Oui au monachisme, non au masochisme' ", énonça-t-il en français. Avant de revenir à l'arabe, notre langue commune. (Maalouf, 2012 :397).

Et, c'est tout à fait normal qu'Adam et Nidal, le frère de Bilal, alternent tour à tour l'arabe et le français dans leur dialogue.

"Il est interdit d'interdire !" Prononce Nidal sur un ton sarcastique, et en français. Jusque-là, nous n'avions parlé qu'en arabe. Et c'est en arabe que je lui rétorque, [...]

Je reprends alors, à voix plus basse, et en français (Maalouf, 2012 :356).

Cependant, dans son dernier carnet retrouvé sur lui, Adam avait planifié l'ultime soirée des retrouvailles avec tous ses amis notamment le choix de la langue :

Je parlerai en français, pour que Dolorès ne se sente pas exclue. Et aussi parce que c'est dans cette langue que je m'exprime avec le plus d'aisance après tant d'années d'enseignement à Paris (Maalouf, 2012 :252).

Adam choisit délibérément la langue française qui s'est substituée à la langue maternelle pour s'exprimer devant ses convives tout en présentant ses raisons. D'abord, pour ne pas écarter Dolores sa compagne de la discussion, étant française, également, autant qu'immigrant en France. La langue française est devenue sa première langue, elle partage désormais ce statut avec la langue maternelle. Nous constatons aussi, l'usage du français dans « Les Echelles du Levant » :

Le pays [...] venait tout juste d'être placé sous mandat français, après quatre siècles de domination ottomane. Mais soudain plus personne ne voulait entendre le turc ! [...]C'est l'Histoire qui a choisi pour nous.[...] S'il est vrai que les gens de Beyrouth préféraient parler le français et oublier le turc, pas une seule fois ils ne nous ont laissés sentir que nous pourrions être indésirables (Maalouf, 1998 : 57).

Dans les œuvres de Maalouf, la coexistence du français, l'anglais et l'arabe, née de l'histoire, se vit en termes de complémentarité, voire de cohabitation. Cette alliance linguistique se fonde sur l'affirmation de l'égalité des langues en présence au Liban tout en prônant le refus de toute hégémonie d'une langue par rapport à une autre.

Maalouf intercède pour une humanité de diverses communautés qui cohabitent dans un même territoire, et se retrouve dans toutes les langues, à l'image de : « Cet âge où les hommes de toutes origines vivaient côte à côte dans les Échelles du Levant et mélangeaient leurs langues, est-ce une réminiscence d'autrefois ? Est-ce une préfiguration de l'avenir ? » (Maalouf, 1996 : 57).

Il accorde au multilinguisme une importance capitale dans le monde contemporain, dans la mesure où c'est un enchaînement logique des métissages culturels. En même temps, il représente l'issue incontournable contre le repli identitaire tout en favorisant l'ouverture à l'Autre. Le personnage de Sémiramis l'illustre parfaitement :

Elle passait avec aisance de l'arabe d'Egypte à l'arabe d'Irak, de l'anglais au grec, du français au créole, puis à l'italien. Elle connaissait aussi des chants russes, turcs, syriaques, basques et même des chants hébreux où revenait sans cesse le mot "Yerushalaïm". (Maalouf, 2012 : 160).

3. La langue, vectrice de tolérance

Dans cette partie, nous allons mettre en exergue la manière dont le texte maaloufien apprête la langue à installer la tolérance.

Maalouf l'a associé parmi les critères de son nouvel humanisme qu'il revendique à travers son œuvre. D'ailleurs, tous les signes et les substituts du mot habitent son œuvre. Cependant, dans notre article, nous allons relever une forme de tolérance religieuse par le biais de la langue. C'est-à-dire que la langue, outre sa fonction première de communication, pousse à penser différemment ses propres convictions à l'aune des opinions d'autrui. En effet, elle sous-tend un refus de toute vérité absolue et transcendante.

L'écriture maaloufienne met en évidence l'enjeu incontournable de la langue dans une perspective universelle. Les personnages maaloufiens manifestent une altérité et une ouverture aux autres car évoluant dans un monde riche de métissages culturels. Ils conçoivent qu'ils sont dans un monde à partager et la langue fait office d'intermédiaire. La tolérance ne serait assumée qu'à travers ce lien interculturel.

« Léon l'Africain », un roman que nous pourrions aisément qualifier de roman de la tolérance. La preuve en est la double confession de son héros. En effet, son personnage principal, cosmopolite et polyglotte, récuse les appartenances exclusives et adopte de nouvelles cultures au gré de ses déplacements.

Lors de sa captivité, le Pape le convertit au Christianisme. Suite à son baptême, on lui attribue un nouveau patronyme :

Jean-Léon ! Yohannes Leo ! Jamais personne de ma famille ne s'était appelé ainsi ! Bien après la fin de la cérémonie, je tournais et retournais encore lettres et syllabes dans ma tête, dans ma bouche, tantôt en latin, tantôt en italien. Leo. Leone [...] Pour apprivoiser mon nouveau nom, je ne tardai pas à l'arabiser : Yohannes Léo devint Youhanna al-Assad... (Maalouf, 1998 : 303).

Ce nouveau nom met Léon dans une confusion. Il semble être à la recherche du nom à travers les langues originelles, l'italien ou le latin une résonance qui sied à sa nouvelle identité. Mais, c'est en le traduisant en langue arabe, sa langue maternelle, qu'il parvient à l'adopter. Le nom en arabe porte une charge émotionnelle intense. La liaison effectuée entre le nom chrétien et la langue musulmane le révèle à sa nouvelle identité. L'hybridité du nom le situe à un entre-deux, deux cultures, deux religions, deux langues, dont le soubassement est la tolérance.

Nous retrouvons le même principe dans ce dialogue ci-dessous entre le Pape Léon X et le personnage :

Puis [le Pape Léon X] prit sur une table un livre minuscule qu'il déposa comme une hostie sur ma paume ouverte. En l'ouvrant, je découvris qu'il était écrit en arabe.

« Lisez à voix haute, mon fils ! »

Je m'exécutai, en feuilletant les pages avec d'infinies précautions :

« Livre de la prière des heures... achevé le 12 septembre 1514... dans la ville de Fano sous l'égide de Sa Sainteté le pape Léon... »

Mon protecteur m'interrompit d'une voix tremblante et mal assurée :

« Ce livre est le premier en langue arabe qui soit jamais sorti d'une imprimerie. Quand vous reviendrez chez les vôtres, portez-le précieusement sur vous. »

Qu'un homme si puissant, si vénéré par la chrétienté en Europe et ailleurs, pût s'émouvoir ainsi à la vue d'un minuscule ouvrage en arabe sorti des ateliers de quelque imprimeur juif, voilà qui me semblait digne des califes d'avant la décadence, tel al-Maamoun, fils de Haroun al-Rachid, que le Très-Haut accorde Sa miséricorde à l'un comme à l'autre ! (Maalouf, 1998 :303).

Un livre de prière chrétienne écrit en arabe, langue sacrée de l'Islam et sorti d'une imprimerie juive de surcroît, un paradoxe qui émeut en premier lieu la personnalité la plus emblématique du Christianisme par le fait que ce petit livre porte en lui l'essence de la tolérance. Les trois religions monothéistes confluent en symbiose dans cet ouvrage. Aussi, ce texte en arabe, fait revivre la tolérance d'un autre grand personnage du monde musulman reconnu pour son libéralisme religieux ; le calife Al-Ma'mûn, qui avait réuni à Bagdad des savants de toutes les convictions, qu'il traitait avec une grande tolérance. Selon Bakhtine : « tout énoncé contient les mots d'autrui cachés ou semi-cachés, d'un degré d'altérité plus ou moins grand » (Bakhtine, 1984 : 301).

La tolérance s'insère dans le partage dont la synthèse est le croisement de plusieurs cultures. Maalouf dans sa quête inlassable des hommes épris d'humanisme fait ressortir : « Maimonide qui ait choisi d'écrire en arabe « Le Guide des égarés », l'un des monuments de la pensée juive. (Maalouf, 2001 : 87).

Nous relevons ici, que la langue arabe, la langue liturgique de l'islam, est loin de constituer un frein à instruire et à propager un savoir et une philosophie éloignée de sa religion. Il met en fait en évidence l'implication de la langue arabe dans la construction de l'identité religieuse juive et qui n'est pas souhaitable de rappeler :

Nous sommes à l'âge de la mauvaise foi et des camps retranchés. Qu'on soit juif ou arabe, on n'a plus le choix qu'entre la haine de l'autre et la haine de soi. [...] Et ne t'avise surtout pas de rappeler aux uns et aux autres que c'est en arabe que Maïmonide a rédigé le 'Guide des égarés' (Maalouf, 2012 :289).

La dimension interculturelle de la langue s'impose d'elle-même parce que dès que l'Autre est sollicité, à travers sa langue, nous sommes tout de suite dans l'altérité. Elle incarne de manière implicite le moyen de rapprochement des hommes les uns aux autres. Ignorer la portée humanitaire de la langue ou la rejeter ne peut qu'occasionner des comportements extrêmes, telles que le racisme et la violence.

C'est dans cette optique que chez Maalouf la langue constitue une ouverture vers d'autres personnes et d'autres cultures, favorisant la compréhension mutuelle et la tolérance. Il le rappelle clairement dans son essai *Les identités meurtrières* :

Le fait d'être chrétien et d'avoir pour langue maternelle l'arabe, qui est la langue sacrée de l'islam, est l'un des paradoxes fondamentaux qui ont forgé mon identité. Parler cette langue tisse pour moi des liens avec tous ceux qui l'utilisent chaque jour dans leurs prières et qui, dans leur très grande majorité, la connaissent moins bien que moi ; lorsqu'on se trouve en Asie centrale, et qu'on rencontre un vieil érudit au seuil d'une medersa timuride, il suffit de s'adresser à lui en arabe pour qu'il se sente en terre amie, et pour qu'il parle avec le cœur comme il ne se hasarderait jamais à le faire en russe ou en anglais. (Maalouf, 1998 :24).

La langue représente donc le lien entre les individus, un moyen de communication et de partage. L'individu se libère et parvient à cette altérité qui tend à percevoir l'Autre comme l'autre de soi.

Nous avons mis en évidence que la langue, moyen de communication est également intermédiaire de tolérance. Quelle soit langue maternelle ou étrangère, elle participe à la diffusion d'une culture de la tolérance, ce que Maalouf a bien présenté à travers son œuvre. L'acceptation de l'Autre, l'échange interculturel, la coexistence pacifique ne peuvent aboutir s'ils ne coïncident pas avec le respect égal à la langue d'autrui. Johann Wolfgang Von Goethe écrivit : *La tolérance ne devrait être qu'un état transitoire. Elle doit mener au respect.*

Conclusion

Nous avons mis en exergue que la langue, dans les œuvres de Maalouf, revêt une importance capitale. L'originalité de sa production littéraire réside dans sa prise en compte du caractère interculturel du monde avec, en substrat, une diversité linguistique plébiscitée et assumée. Dans les romans de Maalouf, la multiplicité des langues des personnages est reflétée au niveau du plurilinguisme de ses protagonistes. En effet, l'organisation polyphonique de la narration met en scène des héros interculturels et polyglottes. Lieu de crispation identitaire, Maalouf en fait un

truchement à vocation universelle. Nous avons dégagé trois aspects de l'implication de la langue dans les œuvres.

Le premier aspect relevé, le caractère « inappropriable » de la langue. Même si « la langue est souvent l'élément essentiel de l'identité d'un peuple » (Maalouf, 1998 :81), elle n'est plus susceptible d'être l'exclusivité d'aucune communauté ou nation, elle est le bien de tout individu ayant une certaine affinité avec elle. Les personnages maaloufiens se servent des langues indépendamment de leur origine.

Le second attribut, à l'heure d'une globalisation évidente et toujours en expansion, la coexistence linguistique représente un atout non négligeable pour bâtir un humanisme sain. En se référant à son héritage levantin, il met en scène la coexistence de diverses langues à travers ses personnages. Parler une autre langue ne se considère plus comme un acte de trahison par rapport à la langue mère, c'est une ouverture et une reconstruction de soi.

Enfin, la langue est un intermédiaire de tolérance, d'autant plus que la langue commune n'est pas la première exigence qui permet le dialogue dans un rapport d'échanges réciproques. La langue n'est le monopole d'aucune religion, toutes les langues peuvent exprimer ou promouvoir une religion autre.

Bibliographie

- Arnould, F. 2011. « La langue maternelle façonne les souvenirs ». Cité dans l'article de Pierre BOQUEL, «Abandon de la langue maternelle, paradoxe identitaire, honte et pathologie. [En ligne] : https://ieoc.org/IMG/pdf/Abandon_de_la_langue_maternelle_Paradoxe_identitaire_Honte_et_Pathologie_Dr_BOQUEL.pdf [consulté le 27 novembre 2020].
- Bakhtine, M. 1984. *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Bouju, J.1995. « Tradition et identité ». *Enquête*, n° 2, p. 95-117. [En ligne] : URL : <http://journals.openedition.org/enquete/313> ; DOI : 10.4000/enquete.313 [consulté le 18 avril 2021].
- Charaudeau, P. 2001. « Langue, discours et identité culturelle ». *Éla. Études de linguistique appliquée*,123-124(3-4), p.341-348. <https://doi.org/10.3917/ela.123.0341> [consulté le 27 novembre 2020].
- Crépon, M. 2001. Ce qu'on demande aux langues (autour du Monolinguisme de l'autre). *Raisons politiques*, n° 2(2), p. 27-40. <https://doi.org/10.3917/rai.002.0027> [consulté le 27 novembre 2020].
- Ette, O. 2008. « Vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *Lendemain : Etudes Comparées sur la France/VergleichendeFrankreichforschung*, 33 (129).
- Argaud, E. 2006. Les Appartenances multiples chez Amin Maalouf, Français dans le monde. In : *Amin Maalouf : une œuvre à revisiter*. janvier-février 2006.
- Gauthier, C. 2011. « Changer de langue pour échapper à la langue ? L'« identité linguistique » en question ». *Revue de littérature comparée* 2011/2, n° 338.
- Hall, S. 2008. « Identités et cultures - politiques des cultural studies». Paris : Ed. Amsterdam.
- Maalouf, A. 1996. *Les Echelles du Levant*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle. Coll : Le Livre du Poche.

- Maalouf, A. 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, Coll : Le Livre du Poche.
- Maalouf, A. « Nos langues et nous », L'Orient-Le Jour, Beyrouth, 3 octobre 2002, n° 10589.
- Maalouf, A. 2014. *Discours de réception à l'Académie Française*, Paris : Amazone
- Maalouf, A. 1998. *Léon l'Africain*. [1986]. Alger : Editions Casbah.
- Pouillon, F. 2009. *Léon l'Africain*. Paris : Edition Karthala, Coll. Terres et Gens d'Islam.
- Roure, P. 2009. « La métaphore de la langue maternelle », *Trajectoires. Revue de la jeune recherche franco-allemande*, n° 3. [En ligne] : URL : <http://journals.openedition.org/trajec-toires/245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trajec-toires.245> [consulté le 18 avril 2021].

Notes

1. CNRTL. 2005. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/catholique> [Consulté le 17 novembre 2020].
2. Défroqué, ée [...] Qui a abandonné le froc, l'état ecclésiastique. *Des prêtres défroqués*. In *Le Petit Robert*.
3. Il s'agit du titre d'un entretien de J. Derrida avec Évelyne Grossman à propos de Paul Celan : « La langue n'appartient pas ». *Europe*, n° 861-862, janvier-février 2001, p. 81-91.